

Le Roman des Romands_10ème édition

Quand j'avais 17 ans,
un texte inédit de Julien Burri

Macumba

À 17 ans, j'ai mis pour la première fois les pieds dans une boîte de nuit. Ma mère m'y avait emmené. C'était au Macumba, la plus grande discothèque de France, près de la frontière suisse, à Saint-Julien-en-Genevois.

Ce qui se passait à l'intérieur devait être extraordinaire. C'était là, dans la nuit parée de stroboscopes, que la vraie vie avait lieu. Mon existence allait changer du tout au tout et commencer vraiment, cela me réjouissait et me faisait peur.

Je suis resté assis, j'ai bu un jus d'orange pasteurisé en regardant les nuages de brouillard ventilés sur la piste déserte. Buvant de petites gorgées, j'essayais de toujours garder un peu de liquide dans mon verre pour occuper mes mains et avoir l'air naturel. Dans le souvenir que j'en ai gardé, le mobilier du bar où nous étions assis était fait de voitures découpées en morceaux.

La boule à facettes oscillait comme un boulet de démolition.

Cette année-là, en 1997, je me sentais à la fois anxieux et las, le corps encore en croissance, trépidant et exténué, comme si la vie allait à la fois commencer et finir.

Mes dix-sept ans avaient un goût de sable et de fin du monde.

Un matin, ma mère me réveillait et m'apprenait la mort de Lady Diana. Les semaines qui avaient précédé, on avait abondamment commenté dans les journaux le maillot de bain une pièce léopard que la princesse portait cet été là. Je ne comprenais pas qu'on puisse porter un maillot léopard un jour, être heureux sur une plage, et mourir un autre dans une voiture écrasée dans un tunnel.

Il y avait eu aussi le naufrage de l'insubmersible *Titanic*, à l'Atlantic, un cinéma lausannois qui n'existe plus (à moins que ce ne soit au Romandie, place de la Riponne ?) Les jeunes spectatrices conspuaient Kate Winslet chaque fois qu'elle apparaissait sur l'écran, et devenaient hystériques lorsque Leonardo DiCaprio occupait la pellicule. Leurs cris carnassiers de désir faisaient froid dans le dos.

La peur de l'an deux mille commençait à se faire sentir.

On disait que les ordinateurs ne comprendraient pas et s'arrêteraient, incapables de fonctionner, le 31 décembre 1999 à 23h59. Les avions s'écraseraient et les gens resteraient coincés dans les ascenseurs. On promettait un krach boursier pire qu'en 1929.

Le début du nouveau millénaire correspondrait à mes 20 ans et à l'Apocalypse. Il me restait donc trois ans. Il fallait se dépêcher de vivre, maintenant, tout de suite, mais comment ? Aucun garçon, dans ma classe, n'aurait osé monter sur le pont du Titanic avec moi, refaire la scène de la proue, bras écartés, face au vent, dans mes bras – « Nous volons ! » – baiser compris.

À la radio, les boys band faisaient fureur, beaux, sexy, sages et ridicules. Tout le monde s'en moquait le jour, par jalousie, et rêvait d'eux la nuit. Les 2be3 chantaient « Partir un

jour sans retour/ Effacer notre amour/Sans se retourner/Ne pas regretter/Garder les instants qu'on a volés... » Quels instants emporter, avant le *black out* final ? J'avais à peine goûté au jus d'orange du Macumba.

© Julien Burri et Le Roman des Romands